

Extrait du livre

LE GRAND MENU

Corinne Hoex

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

DU MÊME AUTEUR

Cendres,
poésie, avec des dessins de Bernard Villers,
Esperluète, 2002

Ma robe n'est pas froissée,
roman,
Les Impressions Nouvelles, 2008

Contre Jour,
poésie, avec des vignettes de Frank Vantournhout,
Le Cormier, 2009

La nuit, la mer,
poésie, avec des encres de Camille De Tacye,
Didier Devillez, 2009

Décidément je t'assassine,
roman,
Les Impressions Nouvelles, 2010

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »
Littératures d'aujourd'hui

Romans, récits, fragments ou poèmes,
les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration
des chemins les moins balisés.

Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau
qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins
une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire,
et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide de la Communauté Française de Belgique.

Roman initialement publié aux Éditions de l'Olivier en 2001.

Photo de couverture : © David Katzenstein / Corbis
Graphisme : Millefeuille

Corinne Hoex

LE GRAND MENU

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Je ne sors pas. Dehors il y a des phénomènes, des choses belles à voir, des choses à sentir, mais je ne sors pas. Il y a de grands dangers là-bas dans l'existence. Parfois même des dangers mortels. Certaines plages ont des sables mouvants. On s'enfonce dans le sol sans trouver rien de solide à quoi se retenir et, pendant qu'on s'enfonce, la mer vient aussi vite qu'un cheval au grand galop et recouvre l'endroit où on s'est enlisé. Comme s'il n'y avait personne. Il y a des régions où les marais sont si puissants qu'ils absorbent des vaches entières. Des brouillards aveuglants égarent les voyageurs, qui s'écartent du chemin et qui sont engloutis. La nature est sans pitié.

Dehors il y a aussi les agissements des hommes. Ça se passe en pleine rue et parfois en plein jour. Des gitans dans la foule se glissent jusqu'à vous et leurs gestes vous frôlent. Ils plantent dans vos yeux leurs yeux brûlants de braises et vous, vous les suivez même si le soir approche et vous vous retrouvez logée dans une roulotte, vous portez un grand châle, un jupon

à volants et vous dansez, la nuit, autour d'un feu de flammes, les pieds nus et les cheveux défaits. Eux, ils se tiennent en cercle et ils tapent dans leurs mains. Plus tard, ils vous apprennent à lire dans les cartes, à prédire l'avenir et à jeter des sorts. Ou bien ils vous exhibent avec eux dans les foires. Vous finissez comme cible d'un lanceur de coutelas.

Et puis, il y a les trafiquants d'esclaves, qui jettent les fillettes dans la cale d'un bateau : c'est la traite des blanches. Le bateau disparaît plus loin que l'horizon. Vous êtes enchaînée, le visage voilé, mais le reste du corps paré de bracelets et de soieries. On vous vend au marché d'un pays étranger parmi les drogues et les épices pour faire la danse du ventre dans les tavernes louches ou pour le harem d'un sultan. Vous lui lavez les pieds, vous roulez ses turbans, vous lui chassez ses mouches, vous faites son bon plaisir jusqu'à la fin de vos jours et vous ne revoyez plus ni Papa, ni Maman.

Il ne faut pas ouvrir. Jamais. En aucun cas. Ni la porte, ni la fenêtre. Ne pas ouvrir aux inconnus. Les vieilles dames qui ont l'air gentilles et qui tiennent un sac. Ou les vieux qui mendient et qui n'ont pas l'air pauvres. Ou ceux qui ont l'air pauvres mais qui viennent pour un renseignement. Ou les hommes qui insistent, qui vendent des choses qu'on ne voit pas. Papa et Maman ont contrôlé les portes : la porte de l'office avec son grand loquet au-dessus de la serrure,

celle du jardin où une barre d'acier se bloque dans le butoir et celle du garage dont le pêne très rude ne cède qu'à un élan brutal. Ils ont refait un tour des pièces pour vérifier chaque fenêtre, ont récapitulé tous les lieux sur leurs doigts et ont enfin franchi le seuil, plus ou moins apaisés. Papa a introduit sa clef et a fermé à double tour puis, après s'être éloigné de cinq ou six mètres, il est revenu sur ses pas éprouver le battant de quelques coups d'épaule. Je suis en sécurité.

C'est la maison de Papa et Maman. Ils n'y sont que rarement, mais se trouvent partout. Il n'y a rien qu'ils n'aient touché ou respiré. Ils se sont installés pour de bon dans cette maison neuve. Ils ont beaucoup d'affaires dans chacune des pièces, disposées avec goût, et aussi beaucoup qu'on ne voit pas, derrière les portes des armoires en chêne, dans les penderies, dans les placards, dans le buffet. Ils ont des vêtements qui vont et viennent avec eux et d'autres qui attendent, pendus sur les cintres et aux patères ou pliés dans les tiroirs des commodes. La plupart sortent peu. Certains ne sont jamais sortis et restent neufs et sans usage. Toutes sortes de choses ne quittent pas la maison : des coussins, des miroirs, des pots d'étain, des vases. Ces objets ne savent pas ce que c'est que partir. Ils ne connaissent que cette vie enfermée.

Papa et Maman ont des trésors : légumiers en Canton, jardinières en Strasbourg, soupière en Vieux Tournai, cache-pots de cuivre jaune, pichets d'étain, chenets en fonte et ustensiles pour le feu, soufflet,

pelle et tisonnier. Ils ont une vitrine en marqueterie de tilleul et de citronnier où se gardent sous clef des verres et des soucoupes. Ils ont trois tables basses à côté des fauteuils et près de la fenêtre un guéridon dressé sur ses pattes d'insecte. Le parquet luit comme de l'eau. Le soir surtout, sous la lumière des lampes. Sans les tapis je me noierais. Lorsqu'il n'y a personne, je me mets sous la table.

Papa et Maman, ce ne sont pas leurs vrais noms. Ce sont des noms qu'on donne. Qu'ils disent qu'il faut donner. Ils soutiennent être mes parents. Je n'y connais rien en parents, mais je sais que ce n'est pas eux. Il y a les voix. Les gestes. Les yeux. Les obstacles dans les yeux. Les ombres qui se cabrent et refusent de suivre. Je ne suis pas l'enfant de ces gestes, de ces voix, de ces yeux. Ni de cette maison et de ses meubles. Je ne dis rien. Ce sont des gens puissants, jaloux, féroces. Je dois rire de leurs rires. Trembler de leurs colères. Goûter leurs beaux propos sucrés. Mais il y a un tremblement. Un cri urgent. Qu'il faut taire.

Mes parents n'existent pas. Ils se tiennent dans un lieu que je ne peux pas connaître. Leurs visages sont perdus. Ils sont imaginaires. Leur beauté est terrible et toujours imprenable. Mais ils sont vrais et forts comme des personnes vivantes. Je veux les retrouver. Même s'il ne reste que des peaux mortes. Même si

tout ce qui survit est pris dans une tromperie. Et moi aussi. Liée à ceux qui ont façonné le mensonge. Je veux qu'il y ait une histoire. Des parents dans une chambre qui se penchaient, confiants, sur un berceau bleu. Et Papa et Maman sont entrés une nuit en brisant la fenêtre et ont enfoncé leur couteau. Cela s'est fait très vite. Il n'y a pas eu de lutte. Ensuite, Papa et Maman ont très soigneusement découpé les visages au moyen de ciseaux aux longues lames fines et les ont cousus sur les leurs comme des masques. Sans faux plis, ni coutures. Ils les portent depuis avec grand naturel et tout le voisinage est dupe. Mais les yeux restent leurs yeux et je vois vaciller une lueur de bêtes.

Papa et Maman n'ont rien à voir avec les voisins. Ni avec les gens qu'on croise dans la rue. Ni avec l'épicier, le boucher ou le boulanger. Ni avec aucune des personnes de la famille, oncles, tantes, grands-mères ou cousins. Ni avec le bourgmestre. Ni avec les ministres. Ni même avec le roi. Tout ce petit peuple est sans commune mesure avec Papa et Maman. Tous, d'ailleurs, sont un peu risibles. « Il vaut mieux en rire ! », disent Papa et Maman. Papa et Maman sont tout. Ils sont le seul modèle. Ils sont le monde entier.

La maison est bâtie sur deux terrains dont l'un est à Papa, l'autre à Maman. La façade se déploie. Mais plus bas quelque chose ne s'est jamais rejoint. Un espace béant s'ouvre en dessous de nous. Une ravine s'enfonce dans le cœur de la terre. Un nid de monstres est là. Parmi les fondations. Tels les dragons qui dorment sous la tour de Merlin. Ils sommeillent pesamment, roulés au fond de l'ombre. Je les entends parfois qui tournent sur eux-mêmes comme des chiens mécontents dans un panier étroit. Quand vient l'obscurité, ils arpentent les pièces.

Papa et Maman n'ont rien refusé à l'architecte. C'est une maison faite pour durer. Du solide. Des briques. Une villa quatre façades debout dans ses parterres. Riche de plusieurs visages qui jamais ne se voient. Mais elle reste transie tel un œuf de coucou que nul ne veut couvrir quand les maisons d'en face, épaule contre épaule, se tiennent chaud ensemble. Il y a partout de grands radiateurs qu'un thermostat commande. Papa et Maman savent la température qu'il

faut et contrôlent les courants d'air. Si je crois que j'ai froid, je n'ai pas vraiment froid. Ce sont des idées. D'ailleurs, j'ai ma chemisette en pilou et mon chandail en pure laine vierge.

Tout ici est construit avec des matières mortes. Dès l'entrée on marche sur du travertin. C'est une pierre sans grâce qui se prend pour un marbre parce qu'elle est pleine de trous, mais ses dalles sont coupées à la scie mécanique. De grands carrés standard passés au polissoir, ajustés bord à bord au fil et à l'équerre. Sans erreur. Sans espace. Dans leur mince épaisseur se creusent des torrents immobiles comblés de sédiments. Ils affleurent sur la pierre car il y a eu le dépeçage. Les tranchées dans le vif. Leur flot se tarit au bout de chaque dalle. Une hydrographie minérale de cinquante centimètres. Un amont sans aval. On piétine une fourmilière mise à nu. Quelque chose de grouillant, d'agité, de fébrile saisi en plein mouvement. Un langage de vestiges privé de sa mémoire. Un Pompéi de travertin. Je peux suivre du doigt le tracé ancien des galeries et des loges, tel un Braille déserté que personne ne lit plus.

La poussière n'est pas tolérée. Dans le rayon du jour flottent les particules en suspens comme un talc sans parfum. On pourrait apprécier leur compagnie gracieuse si on ne songeait qu'en vérité, on les respire. La chose est inévitable. À cause du ménage. Le

ménage est fait chaque jour : la poussière est remuée. La femme dit qu'elle est payée pour ça. Elle dit qu'elle prend la poussière. Mais elle n'emporte rien, elle agite seulement, elle épuise les pauvres corpuscules, elle les éparpille avec la complicité de son charmant plumeau qui fait très joliment semblant de s'affairer. Elle prétend contrarier l'effet de pesanteur. Il ne faut pas, dit-elle, que la poussière soit en repos, il ne faut pas qu'elle dépose son velours et que les doigts la marquent comme feraient des pas dans la neige ou le sable. La femme et la poussière sortent de l'exercice dans un état terrible d'effervescence et de tracasseries. Elles auraient toutes deux mérité du repos mais, hormis quelques endroits abrités des regards, interstices de parquet, bordures de plinthes, charnières de portes, la poussière n'a aucun refuge et doit se condamner à rester en alerte, suspendue dans l'espace, hésitante et confuse, dans l'inquiétude de déplaire et d'être fouettée encore.

Seul le grenier est épargné. C'est un endroit très doux où on ne va jamais sauf quand on a des boîtes et qu'on fait du rangement. On ouvre une haute trappe au moyen d'une perche et l'échelle descend vers ceux qui veulent monter. Une seule lucarne là-haut éclaire la pénombre. On avance à tâtons. Les mains rencontrent de grands objets debout sous des toiles. La poussière ne remue pas. On la regarde dormir.

Les choses de la maison ne sont pas touchées par la clarté du ciel. Cela plaît aux étoffes, aux parquets et aux meubles, et à toute cette société immobile de bibelots dont la présence habite les pièces. Des êtres surannés qui exigent des égards et abritent dans l'ombre leurs épidermes fins, leurs laques, leurs dorures. On encaustique le bois. On astique le cuivre. On frotte ce qui peut briller. On a beau faire. Ils s'assombrissent. Ils se servent de l'ombre. Ils cachent une amertume, une sorte de honte, une gêne de gens nourris, logés, entretenus qui doivent s'en contenter et se taire. Un dépit de mobilier. Une rancœur de bibelot. Une vanité de pied de table. Il y a une jalousie cruelle qui guette ce qui bouge et qui veut l'engourdir. C'est un monde où on tue. Je sens qu'il y a des crimes, qu'on héberge des luttes, qu'on cache des cadavres. Et j'entends dans le bois quelquefois un murmure. Une suffocation. Un craquement qui geint. Un éclatement veineux dans l'épaisseur des planches. Mais la mort reste à l'intérieur.

Dans ma chambre j'ai mes poupées. Ma Martine. Ma Claudine. Ma Lucette. Mon Annette. Des noms comme tout le monde. Aucune fille unique. Elles attendent que Maman vienne leur rendre visite. Quand elle aura moins de travail. Je les ai faites belles et leur ai enseigné toute la politesse. Les expressions qu'il faut apprendre. Beaucoup de choses sont élémentaires et pourtant elles ne s'en doutent pas. L'éducation les aide. Je fonde tout sur l'amour. J'exige l'obéissance. L'amour est un sentiment réciproque. Elles doivent se tourner vers moi quand je leur parle, saisir mon expression et bien avoir compris. L'obéissance s'installe. Les expressions s'attrapent. Avec l'éducation. La communication est essentielle : on ne vit pas chez les sauvages. Dire bonjour et au revoir. Ne pas l'oublier. Ne pas s'y refuser. Offrir la poignée de main avec franchise. Il y a la façon d'avancer la main. De l'ouvrir. De saisir rapidement celle qui se trouve en face. Elles regardent droit dans les yeux. Pas d'oblique. Et elles songent à sourire. Elles font usage de la

bouche et montrent plus ou moins les dents. Le baiser est plus complexe. L'attouchement doit être contrôlé. Il s'agit d'embrasser la joue droite en premier, puis la gauche. De se retirer à temps. De ne pas prolonger l'effusion. Il y aurait de l'embarras. Malgré tous mes efforts et le mal que je me donne, souvent elles sont exaspérantes. Il faudrait les garder toujours sur mes genoux et toute la sainte journée me tenir avec elles. Mais je ne leur cède pas. Elles volent dans le placard. Il y en a qui n'aiment pas le placard : celles qui n'ont pas de mécanisme dans les yeux et qui ne ferment pas les paupières, même dans le noir. Elles restent écarquillées comme des voyantes.

Quand elle vient, Maman ne s'attarde pas. Elle n'a pas le temps, ni d'ailleurs la patience d'écouter le nom de chacune des poupées, de dire celle qu'elle préfère et celle qu'elle aimerait que je lui pose dans les bras. Me voir l'énerve : ma façon de traîner, de m'arrêter à des vécilles. Je ferais bien d'apprendre à devenir moins lente. Je n'aurai pas le temps plus tard pour la beauté. « Cette gamine est distraite ! se lamente-t-elle. Elle n'a pas les épaules pour porter l'existence ! » Maman veut réveiller tout ça à l'intérieur, là où ça rêve : « Il faut de temps en temps une claque sur la tête ! » Mais c'est peine perdue. « On a beau la secouer comme un sac ! », geint Maman. Elle a raison : un sac. Un sac vide. Tout de suite je m'écra-

se. Je suis ailleurs. Plus bas. Dans le fond de ma cale.
Sous la ligne de flottaison. Resserrée sur moi-même.
Les genoux aux épaules. Les yeux fermés. Une larve.
Un germe. Un embryon.

Maman sait où elle va. Elle passerait par le trou d'une aiguille même très fine. Elle a assez de place. Elle porte des escarpins à talons hauts, elle s'érige sur les pointes, se dresse loin du sol, préservée de la terre, préservée des cadavres enfermés dans la terre : elle tient en équilibre. Sans problème. Moi, les orteils qui se cramponnent, enroulés au fond des chaussures, je n'arrive pas à rester droite. J'ai trop marché à quatre pattes. Trop attendu sans doute qu'elle m'aide à me lever. Maintenant je flanche. Mon corps est un danger. Son mouvement est celui d'un philodendron aux racines ballantes. Un remuement végétal. Mon noyau a grandi hors de son sol. Je n'ai pas mes mesures. Il faut que je me heurte pour saisir mon contour. Mes coudes accrochent les chambranles. « Une bonne leçon, affirme Maman : ça apprend à rentrer les ailes ! » Les chambranles sont solides, mais mes coudes demeurent une menace pour les cristaux, les porcelaines, les choses fragiles de la maison. Maman elle-même est en péril, avec sa chair sensible qui

craint les hématomes. Elle maintient sa fille à bonne distance d'elle. Cette gamine la troue. Cette gamine la perce. Cette gamine est un barbelé. « Allez ! Ouste ! Allez ! Dégage ! Quelle glu, cette enfant ! C'est de la Sécotine ! » Pourtant, parfois, elle se ravise, elle veut que j'approche : « Viens ! Viens, ma petite crotte ! » Mais elle se protège. Elle avance les mains, doigts tendus, écartés, les ongles rouges pointés au bout de ses phalanges. Des ongles qui vous étripent un ventre nu d'enfant. Il suffirait d'un pas. « Allez ! Viens ! Allez ! Dépêche ! » Le corps est sans défense. Il peut se clore seulement quelquefois sur lui-même. Se sceller comme une huître sans oreilles et sans yeux.

Maman est une femme forte. Pas besoin de Papa quand il faut dévisser les couvercles des pots. C'est une femme à poigne. Et une femme d'affaires. Elle a son magasin en ville où elle se rend chaque matin. Elle s'habille comme elle veut car elle est la patronne. Avec des robes à fleurs. Et on lui dit « Madame ». Les autres femmes portent des robes noires, elles restent demoiselles et elles n'ont qu'un prénom : « Mademoiselle Juliette, il faudrait ne plus tarder à ranger les agendas dans leur tiroir ! », « Mademoiselle Léa, voudriez-vous songer à prendre à l'occasion la poussière des bagages ? », « Mademoiselle Claudine, voudriez-vous descendre ? Du monde attend en bas, qu'il faut aller servir ! » Maman parle poliment : il y a la clientèle. La clientèle qui entre arrive au Paradis. Elle marche dans un rêve éclairé tout le jour par la lumière des lustres et elle pose les pieds sur le tapis moelleux d'une épaisse moquette. Les affaires qu'on vend sont belles et bien rangées. Il y a des présentoirs. Maman est fière du magasin. Elle ne lui refuse rien. C'est son enfant, dit-elle.

Pour avancer, Maman a une grosse auto rouge. Le mari de la bonne nettoie le pare-brise et astique les chromes. Aux carrefours encombrés Maman éperonne. Elle jette un bref coup d'œil dans son rétroviseur : « Un troupeau de méduses ! », lance-t-elle en passant. L'auto va de l'avant, car Maman est pressée.

Le temps n'attend pas. Maman le garde à son poignet : une montre-bracelet dont le fidèle mécanisme bat sur elle comme un cœur. Déjà chez ses parents, quand elle était petite, Maman vivait sous l'œil des horloges. La maison de Mémé est une maison de commerce. Les minutes sont comptées. L'heure est dans chaque pièce, les pendules bien en vue. L'endroit qu'elles occupent se charge d'une dignité d'autel.

Dans la famille de Maman on ne s'attarde pas à faire du sentiment quand il faut qu'on travaille. Mémé est une grossiste. Elle vend des peaux de cuir. Toutes les peaux sont roulées en bas dans la réserve et classées par couleurs. Ces peaux sont des peaux vides. Sans bête à l'intérieur. On les déroule parfois pour montrer leur beauté et on peut voir encore la forme qu'avaient les pattes et celles du cou et de la queue. « Mais la bête est mangée ! », se réjouit Mémé en se frottant le ventre.

Maman ne s'attendrit pas devant les animaux. Elle n'est pas éblouie par la grâce des insectes. Avec les mouches, c'en est vite terminé de ses efforts de

courtoisie. Elle s'empare de sa mule et frappe fermement, du plat de la semelle. Elle reste sans émoi quand la bête vigoureuse au poil vert et luisant poisse le papier peint de sa matière épaisse.